

musicale, par la science des sons, par l'observation des phénomènes sonores, par l'étude des maîtres, par la connaissance, en un mot, des lois naturelles de la musique; de perfectionner son goût par la contemplation de cette unité de style qui régit tout dans les œuvres humaines ou les spectacles naturels qui nous semblent beaux. En lui, spontanément, naîtra bientôt le désir, le besoin d'assouplir sa plume par des exercices nombreux, difficiles et variés; le maître alors l'y aidera, lui suscitera des pièges et l'habitue à rechercher pour elle-même la beauté sonore, car la musique est surtout Musique et bien moins Architecture, Peinture ou Psychologie.

JEAN HURÉ.

Apaisement et Concorde

Une partie de la presse musicale vient d'être le théâtre d'une polémique qui, ayant été motivée par des questions artistiques, a rapidement dégénéré en querelles personnelles. Notre direction et plusieurs de nos confrères ont été pris à partie avec un choix de termes et de moyens qui en disent long sur la moralité de nos agresseurs.

Nous leur répondrons simplement ici par l'article que nous adressons "A nos lecteurs" dans le *Monde Musical* du 15 octobre 1903. Après avoir montré l'importance prise dans ces dernières années par la presse musicale, et après avoir énuméré les titres de toutes les revues de notre spécialité, nous ajoutons :

« Il ne faut pas croire qu'aucun de ces journaux soit complètement négligeable. Chacun représente une opinion, a son caractère propre, sa particularité, son point de vue, et offre un attrait spécial. Les uns sont fort anciens, les autres sont seulement nés d'hier, et, quoique leur importance soit fort variable, ils ont tous une certaine part d'intérêt. A tous, nous souhaitons sincèrement longue vie et prospérité. »

Nous n'espérons pas que cette déclaration ramènera à de meilleurs sentiments ceux pour lesquels l'injure est une profession. Ils ont l'immense avantage de nous faire revenir sans cesse, en dépit d'excitations passagères, vers des mœurs beaucoup plus calmes et plus simples que les leurs.

Aujourd'hui, comme hier, nous faisons de notre liberté et du respect de toute opinion sincère, honnêtement exprimée, l'essentiel de notre bonheur. Ceci ne veut pas dire que nous puissions jamais être complaisants et que nous laissions sans protester s'accréditer d'inconvénients mensonges.

Ce que nous voudrions, c'est que tous ceux qui aiment sincèrement l'art, tous ceux qui ont une âme franche, tous ceux qui ne confondent pas musique avec boutique, justice avec gendarme, et Bruneau avec Dreyfus, unissent leurs forces pour le bien commun. Tout en restant indépendantes, il est des activités qui pourraient marcher dans le même sens, agir au même moment et atteindre un but auquel personne n'arrive parce que chacun veut s'en rapprocher isolément.

En attendant que cela soit, nous continuons notre route en naïfs serviteurs de l'art, quitte à passer pour ridicules aux yeux de certains. Nous aurons toujours un peu de pitié à leur donner.

LE MONDE MUSICAL.



"Miarka"

Théâtre de l'Opéra-Comique. — *Miarka*, comédie lyrique en quatre actes, de M. Jean RICHÉPIN, musique de M. Alexandre GEORGES. (Enoch et C^{ie}, éditeurs.) Première représentation le 7 novembre.

Voilà, enfin, un poème qui, avec des allures de légendes, montre, au milieu de la vie morne de chaque jour, un peu de rêve et d'irréel, avec beaucoup de vérité!

Voilà, enfin, une musique qui chante librement, qui chante vocalement et qui, dès les premières mesures du poème, semble heureuse de chanter encore, de chanter toujours, d'être mélodique avec ingénuité, avec abondance!...

Voici, en raccourci, l'histoire que nous racontent des rythmes variés.

Miarka naît. — Nous ne savons pas de qui elle naît; elle naît dans une roulotte mystérieuse que traîne une vieille femme, une Romane; elle naît près d'un joli village, la Thierache, où nous voyons les enfants apprendre à lire, *ba, be, bi, bo, bu*, des vanniers tourner la tresse, des laveuses rire et battre le linge à la rivière; où nous entendons l'innocent oiseleur Gleude jouer doucement de la flûte à treize tuyaux, ce qui met fort en colère le maître d'école, bientôt interrompu lui-même par les cris d'effroi qui signalent l'arrivée de la vieille.

Elle passe pour sorcière et croit l'être; elle menace ceux qui voudraient la mettre en fuite, elle leur apprend que

Miarka vient de naître, elle a du sang de roi.

Et la Vougne, l'aïeule de *Miarka*, la Vougne, vieille héroïne mystérieuse et vagabonde, et insoumise à nos lois, prenant doucement en ses bras le berceau où dort l'enfant, la baptise selon les rites des Romanis;

« Dans l'eau qui court sans but, dans l'eau qui court sans fin... »

Elle le baptise... puis l'offre à la chaude splendeur du « *Soleil de diamant* », du « *Soleil qui crée* », du « *Soleil de sang* ».

Miarka grandit. — Elle grandit près de sa grand-mère et près de Gleude, l'oiseleur, qui l'aime tendrement et ne le dit pas.

Miarka s'instruit. — Elle apprend de la Vougne les chansons de sa race, qui disent l'histoire du monde et des choses. Elle sait aussi que personne ne doit connaître ces chansons, pas même Gleude l'oiseleur, pas même M. le maire, qui, cependant, est bienveillant pour les Romanis, dont il veut écrire l'histoire fière, mais la Vougne repousse sa curiosité indiscrete et lui chante la chanson du savoir :

Le savoir est pareil à l'eau,
Le savoir est pareil au feu...

Mais si tu laisses couler la source,
Elle deviendra une rivière,
Demain tu y seras noyé.
Et si tu laisses flamber la flamme
Elle brûlera demain la forêt
Où tu passes pour t'en aller.

Miarka apprend encore qu'elle doit se garder à l'inconnu qui l'attend.

Ab! prends garde, il a l'âme jalouse
Le Roi dont tu seras l'épouse,

Le Roi promis par les tarots,
Lui qui te rendra le diadème
De ton aïeul,
Lui qui doit venir et qui t'aime.
C'est lui qu'il faut aimer, lui seul.

Et dans un rêve divin, évoqué par la Vougne, *Miarka* voit les Romanis et leur Roi qui se pressent vers elle.

Miarka n'aime pas. — Elle n'aime pas Gleude, l'oiseleur, qui l'aime, et ose enfin le lui dire.

Miarka se défend. — Elle se défend de Gleude affolé d'amour, en qui le désir fait renaitre la brute inassouvie...

Elle se défend et Gleude s'immole à elle; de nouveau il taira son amour, et, dans la douleur, ne sera plus que l'ami fidèle.

Miarka souffre de la peine de son ami, mais elle se doit à celui qui vient vers elle et qu'elle ne connaît pas; et *Miarka* va vers son destin, mais elle regrette un peu de ne pouvoir aimer Gleude comme il l'aime.

La Vougne craint qu'elle ne se laisse attendrir; elle incendie le logis qui lui fut hospitalier et, suivie de Gleude résigné, elle s'enfuit sur les routes sans fin, avec *Miarka*.

La Vougne, trop vieille, va mourir sur la route nue et *Miarka* regarde les nuages qui errent dans le ciel changeant.

Elle chante :

Nuages, nuages, que vous êtes loin!
Nuages, nuages, que je suis lasse!
Et sur vos seins à la peau blanche
Je voudrais tant me reposer.

Mais Gleude, fidèle, a entendu les Romanis. Il les appelle et, sacrifié, il les conduit; leur roi apparaît à *Miarka*, il la « reconnaît », elle l'aime.

Miarka s'en va. — Elle s'en va avec les Romanis, car elle devient, selon les rites mystérieux, l'épouse du roi qu'elle attendait... et La Vougne meurt, dans cette gloire naissante, heureuse.

Tel est ce poème exquis, enlaidi ici d'une sèche analyse.

C'est l'œuvre généreuse d'un grand poète.

Les *Chansons de Miarka* sont écrites depuis bientôt vingt ans!!

Aujourd'hui elles triomphent au théâtre et jamais succès enthousiaste ne me causa tant de joie. La musique de M. Georges est étrange et neuve. Il semble que l'auteur ait ignoré Liszt, Wagner et Franck... Lorsqu'il n'accumule pas les trouvailles exquises et très curieuses, étrangères à tout le mouvement musical actuel, il a des ingénuités charmantes. Tout comme Meyerbeer n'y eût pas manqué, il décrit — un de nos grands confrères l'a remarqué justement — la terreur indignée de *Miarka*, par un cri arpeggié une septième diminuée.

Mais lorsque M. Alex. Georges invente, il nous fait ressentir un charme si particulier, si éloigné et dédaigneux de tout procédé — ses moyens musicaux sont incroyablement simples — que l'on reste étonné et ravi. Toute cette musique, abondante, intarissable, ne ressemble, même de loin, à rien qui ait été tenté, et l'on ne saurait expliquer en quoi elle est si nouvelle. Ce qu'il faut surtout remarquer c'est que les voix chantent... elles sont traitées vocalement... et combien je suis heureux de saluer, avec une joie respectueuse, un auteur qui aime sensuellement la voix humaine et lui fait dire des mélodies, au lieu de s'occuper seulement à imiter le langage parlé, à composer de la musique aussi peu musicale que

LE SAMUD

CLAVIER MUET DURCISSEUR BREVETÉ S. G. D. G.
Chez tous les marchands de pianos et de musique de Paris et des Départements
et chez M. L. PINET, seul concessionnaire, 66, Cours de Vincennes, Paris.

possible : ainsi veut la mode. — M. Georges méprise la mode et il faut l'en glorifier.

En un seul passage, je regrette que la voix soit quelque peu gênée, car la belle mélodie qu'elle chante « C'est toi, je t'ai reconnue » est « doublée » malheureusement par les violons.

L'effet serait bien plus grand si l'auteur supprimait ici — sans rien changer — ces violons inutiles et qui ne chantent pas, plus loin, lorsque la mélodie est un peu couverte par des vocalises, des tenues, des arpèges, et que, là, il serait doux qu'elle fût chantée aussi par l'orchestre.

Rappellerai-je la beauté si souvent célébrée des *Chansons de Miarka* ? L'invocation aux nuages, un chef-d'œuvre, l'*Hymne à la Rivière* une étrange merveille, la *Chanson des Morts*, une page de terreur mystérieuse, et la *Marche romane*, une trouvaille aux rythmes curieux sans bizarrerie.

Il y a un petit duo de quelques mesures entre Miarka et La Vougne qui est délicieux d'harmonies et de contours...

M. Alexandre Georges remportera, je crois, un succès populaire et du meilleur aloi ; tel le triomphe prolongé — éternel sans doute — de *Carmen*.

Qui n'applaudirait, joyeux, à la gloire si longtemps attendue, depuis si longtemps méritée, d'un auteur qui est sympathique à tous et qui a réalisé ce miracle d'être un honnête homme — absolument — et de n'avoir pas d'ennemis ; d'un auteur qui ne s'est jamais plié en des bassesses d'arriviste et dont nul ne peut dire qu'il a commis une action douteuse ?

..

L'interprétation de *Miarka* est idéale.

D'abord il convient de rendre hommage à ce grand metteur en scène qu'est M. Carré. Il a su appeler à lui un décorateur merveilleux, M. Jusseaume, et il n'est pas de plus belle œuvre d'art que les tableaux du deuxième et du dernier acte. Le ballet du Rêve est une adorable vision, dans un décor enchanteur.

L'orchestre est parfait de souplesse et d'ensemble, sous la direction de ce modeste et impeccable musicien M. Luigini... Je lui reprocherai seulement, de rares fois, quelques sonorités un peu exagérées, dans la nuance « piano », et qui nuisent aux voix... ces excès légers sont du reste bien faciles à modérer, et ce petit défaut, très peu fréquent, n'enlève rien au talent d'un chef d'orchestre qui me paraît chaque jour plus digne d'admiration.

Les chœurs sont excellents et largement sonores.

M^{me} Héglon, la superbe Dalila, tant de fois acclamée, incarne la sombre figure de la Vougne de manière à recueillir des applaudissements nombreux.

M^{me} Carré a fait une création inoubliable de *Miarka*. Elle est délicieuse à regarder, l'entendre est un enchantement. Sa voix est une des plus jeunes et des plus pures que l'on connaisse ; l'émission en est facile et souple. Son style vise souvent à l'effet, mais de manière si musicale et si charmante, qu'on ne peut qu'en être ravi... on sent vibrer en elle tant de sensations d'art, tant d'émotions délicates, qu'on ne saurait exprimer l'impression de bonheur que produit cette artiste exquise.

On lui a reproché de ne pas faire de *Miarka* une petite sauvage... il est bien plus juste de la remercier d'apparaître comme une joie pour les yeux et d'être un ravissement pour des oreilles musicales.

M. Périer (Gleude), que je garde à dessein

pour la fin, est l'acteur étonnant qu'il n'y a guère de mots pour louer. Lointain et rêveur dans *Pelléas*, il fut gouailleux et quelque peu immonde dans *l'Enfant Roi*, nous le trouvons, dans *Miarka*, doux et brut, très simple dans l'amour, la colère, la souffrance... C'est un colossal artiste.

M^{me} Pierron, Murat, MM. Cazeneuve, Huberdeau, Imbert, Simart, chantent et jouent leurs rôles à merveille.

JEAN HURÉ.



La Musique au Salon d'Automne

Depuis que fut créée pour les mélodistes français une exposition, l'on songe de toutes parts à donner aux musiciens leur « Salon ».

La Société des Beaux-Arts a déjà annoncé, comme suite à la demande que lui adressa M. Paul Viardot, qu'elle ferait une place aux compositeurs en 1906. La précédant dans cette voie, la Société du Salon d'Automne a chargé MM. Alfred Bruneau et Armand Parent d'organiser des séances de musique chaque vendredi, pendant la durée de l'Exposition actuelle.

Cette nouvelle nous combla de joie, car elle nous permettait d'espérer que la musique et les arts plastiques se donneraient, à l'avenir, une mutuelle assistance, que des beautés d'essence différente arriveraient à se rejoindre, et qu'on allait faire appel à notre sensibilité à la fois par l'ouïe et par la vue, pour lui offrir une jouissance esthétique complète.

Il n'en a rien été et, pendant cinq semaines, nous avons eu simplement à Paris une nouvelle salle de concerts. Ayant été improvisée, elle fut encore plus détestable que celles existantes. Un rectangle étroit de quarante mètres de long, à l'extrémité duquel on dressa une estrade ; une foule épaisse entassée sur des banquettes serrées ; aux murs, de monotones mais douces tapisseries d'Orient ; le tout illuminé par l'éclair permanent de deux arcs électriques.

La séduction des arts plastiques était représentée par des murailles de dos à bout de nez et des forêts de chapeaux !

Conçoit-on un riche seigneur qui en inviterait un autre à passer l'après-midi dans son palais, lui fausserait compagnie et l'enfermerait pendant deux heures au vestiaire ? C'est la réception que la peinture et la sculpture viennent de faire à la Musique. Quelle fut cette Musique ?

Le Salon d'Automne est, vous le savez, une manière de Société qui exclut tout contrôle, qui chabute toutes les règles admises et qui entend marquer les voies de l'avenir. Ces voies, on les distingue, dès la première visite, non pas dans quelques adorables compositions d'artistes obscurs, mais dans une série de toiles, dont plusieurs sont déjà consacrées et qui veulent leur liberté aux yeux de tous ceux qui osent s'approcher d'elles.

« Moi, monsieur, je peins avec mes doigts de pieds, parce que ça me plaît ! »

La musique, pensions-nous, sera donc aussi celle des « Jeunes », celle des inédits qui auront trouvé une brutalité ou un raffinement nouveau ; on y exposera pêle-mêle le beau et l'atroce et l'on dira au public : Reconnais les tiens, débrouille-toi.

On est beaucoup moins audacieux en musique qu'en peinture et l'on se garderait bien d'imprimer sur un programme le nom d'une œuvre dont le public ne pourrait pas dire en le voyant : Tiens, je connais ça !

Et le public est venu en foule, car on lui a joué le *Quintette* de Franck, les *Quatuors* de Fauré, de Debussy, de d'Indy, les *Sonates* de Lalo, de Lekeu, de Magnard (M. Parent, Loiseau, Vieux, Fournier et M^{lle} M. Dron), et on lui a chanté, par la voix exquise de M^{me} Bathori et l'art passionné de M. Engel, des mélodies de Bourgault-Ducoudray, Gustave Charpentier, Bruneau, Duparc, A. Georges, C. Erlanger, Marty, Pierné, R. Strauss, Jaques Dalcroze (accompagnés par M. Grovlez), tous noms

déjà glorieux qui représentèrent au Salon d'automne le Luxembourg de la Musique. Si l'on a été étonné de ne pas y trouver les œuvres de MM. C. Saint-Saëns et Massenet, c'est apparemment qu'elles sont déjà au Louvre.

Comment M. Ravel, qui est encore un tout jeune, fit-il admettre son audacieux et succulent *Quatuor* parmi tant d'œuvres consacrées, c'est ce que l'on ne s'explique pas.

Si les peintres et les sculpteurs veulent encore une fois avoir de la Musique chez eux, nous leur demandons de s'adresser au Japon pour en régler l'organisation matérielle. Ils prieront M. Outamaro, dont une série de dessins révèle à ce même Salon — avec la sobriété et la simplicité de moyens des peuples restés près de la nature — l'âme la plus poétique et la plus idéale qui soit, de leur montrer l'immatérialité de toutes choses, et la volupté des lumières harmonieuses. M. Outamaro ne manquera pas de leur dire que la musique est un art sérieux, qui flattera d'autant mieux nos oreilles qu'il nous sera offert avec délicatesse et raffinement, et qui touchera d'autant mieux notre âme que celle-ci ne sera pas enchaînée comme dans une guderite de factionnaire.

La musique est un si bel art. Il serait bon qu'on put s'en apercevoir.

A. MANGEOT.



Concerts Lamoureux

AVANT-PROPOS

Je ne croyais guère, en écrivant des impressions fugitives sur les concerts Lamoureux, qu'un seul de mes lecteurs se souviendrait de mes articles, et je ne puis encore m'imaginer qu'il est venu au plus inoccupé d'entre eux l'idée de les relire.

On m'assure que si : il paraît qu'on se rappelle tant de lignes qui ne sont plus dans ma mémoire et que l'on relit des pages auxquelles j'aime tant à ne plus penser... et l'on m'attaque — il faut donc que, moi aussi, je me livre à la lecture de ma prose de l'an dernier, toute hâtive et embarrassée, car l'on m'affirme que je dois me défendre. J'obéis sans conviction.

Il paraît que l'on m'a trouvé « béneux ». En effet, je n'ai pas écrit un seul « éreintement », ce fut un manque d'égards envers mes lecteurs, et je m'en accuse d'autant plus que je ne saurais probablement leur donner satisfaction cette année. L'« éreintement » n'est pas dans ma nature.

Je sais pourtant quelle joie on éprouve à lire une amère critique de quelque auteur ou virtuose — toujours quand il est nouveau venu, plus rarement lorsqu'il est célèbre.

Encore faut-il choisir, car il y a deux ou trois musiciens qu'il convient de déifier.

Je crois bien n'avoir défié personne, mais j'ai eu beaucoup de joie à proclamer le talent ou le génie de quelques musiciens qui m'avaient charmé ou ému.

Et lorsque je fus en présence d'œuvres à peu près insupportables, composées consciencieusement par des jeunes auteurs, j'ai cherché, avec acharnement, quelles qualités on pouvait bien y découvrir, et je n'ai pas parlé des défauts.

Voilà pourquoi l'on m'a appelé « béneux ».

Mais quand je vis un auteur de talent être tout à coup inférieur à lui-même, ou lorsqu'un